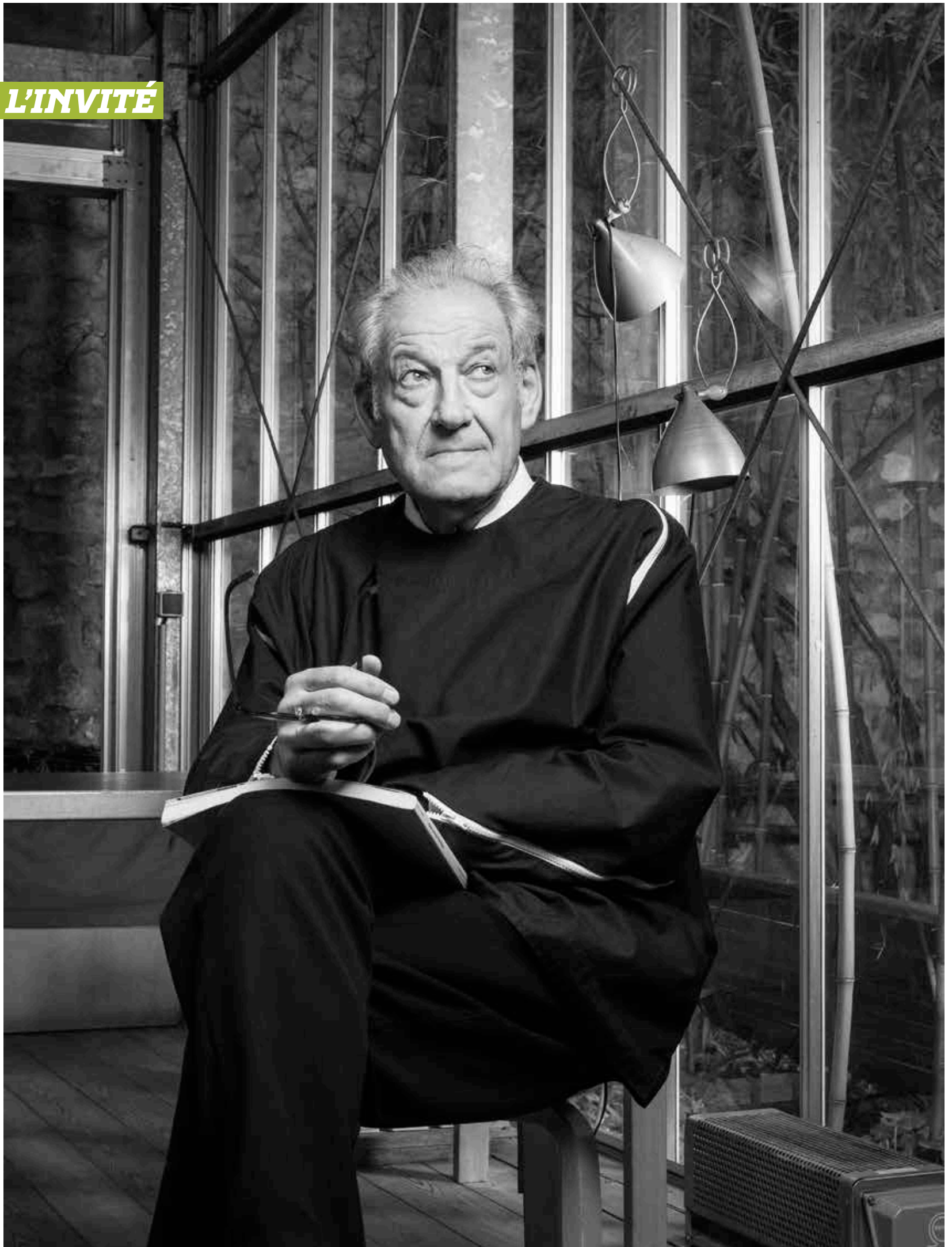


L'INVITÉ



/ Alexandre Chemetoff

Grand Prix de l'urbanisme 2000, Alexandre Chemetoff est paysagiste, urbaniste, architecte. Il nous reçoit dans l'une des serres de son atelier-jardin de Gentilly, un jour pluvieux de juin. La manifestation, « Le goût du paysage », dont il est le commissaire, constitue l'un des temps forts de la première Biennale d'architecture et de paysage (BAP) d'Ile-de-France, à Versailles.

Où êtes-vous né ?

Alexandre Chemetoff / Je suis né le 2 février 1950, non loin de l'hôpital Lariboisière, dans le 10^e arrondissement de Paris, au domicile d'une sage-femme. Ensuite, j'ai habité, m'a-t-on dit, à Saint-Denis, dans un hôtel où mes parents louaient une chambre, près de la gare et du canal. J'y suis allé récemment, avec Arnaud Dubois Fresney, prendre des photos pour un projet de livre sur les lieux où j'ai vécu et travaillé. J'ai été élevé par mes grands-parents paternels, des Russes apatrides. Ils habitaient place de la Madeleine. Mon grand-père, Alexandre Chemetoff, dit Chem, avait, avant-guerre, aux deux derniers étages, sous les combles, une agence de publicité. Nous avons habité ces locaux jusqu'en 1957, année où nous avons déménagé dans une HLM du 13^e arrondissement, rue Croulebarbe, au bord du cours de la Bièvre. Nous passions l'été en Ardèche où mes grands-parents avaient une maison en forme de bateau, « la Nave ». J'en ai conservé les plans dessinés par mon grand-père. Au village se trouvaient des peintres de Montparnasse installés au milieu de paysans ardéchois... Je garde un très vif souvenir de ces longs étés, qui m'ont sans doute donné « le goût du paysage ».

Votre autre grand-père était le poète surréaliste Philippe Soupault (1897-1990).

A. C. / Philippe Soupault était le père de Christine, ma mère adoptive. Il habitait l'hôtel du quai Voltaire. Il dînait au bar où il m'invitait quelques fois à partager le repas que lui préparait tout spécialement le barman, qui ressemblait à un acteur d'un film de Julien Duvivier. Je m'intéressais à la poésie quand j'étais lycéen, au sein d'un groupe passionné par le surréalisme, les poètes du Grand Jeu, René Daumal et Roger-Gilbert Leconte, mais aussi les poètes américains de la *Beat Generation* : Allen Ginsberg, Lawrence Ferlinghetti, Jack Kerouac. Philippe Soupault, « *éternel voyageur sans bagage* », semblait détaché des contingences matérielles. J'admirais chez lui cette forme de liberté qu'il cultivait comme une manière de vivre au présent. Mes grands-parents paternels vivaient comme des jeunes gens, attitude terriblement séduisante mais qui n'est pas sans risques. Ils avaient un goût très prononcé pour la culture française. Quand nous descendions dans le Vivarais en voiture, nous nous arrêtions souvent pour

admirer les sites remarquables. Dans le train, nous avions plaisir à regarder les paysages défiler, à en commenter les caractères, à les comparer, à en goûter les variations. Il y a aussi le souvenir de tout cela dans la thématique du « goût du paysage » que j'ai proposé à François de Mazières, le commissaire général de la Biennale d'architecture et de paysage.

Vos grands-parents paternels vous initiaient-ils à ces paysages ?

A. C. / Il me semble que pour mon grand-père, il était naturel de s'intéresser à la découverte du paysage, à la connaissance des lieux, d'être curieux de tout. Il avait dessiné une carte de l'Ardèche avec les sites et les monuments remarquables. Il avait côtoyé Jean-Charles Moreux (1889-1956), un architecte et un paysagiste, auteur du square qui porte désormais le nom de René Le Gall, rue Croulebarbe à Paris.

Un jardin d'inspiration néo-italienne avec des jeux de rampes et des rocailles, implanté sur l'ancien lit de la Bièvre... Jean-Charles Moreux collectionnait les fossiles ramassés au cours de ses voyages, avec lesquels il avait composé des masques. C'est lui qui avait conçu la boutique de l'écrivaine Colette portant l'inscription « Le second métier de l'écrivain ». Il a en quelque sorte inventé l'idée de transformer des bâtiments en gardant leurs façades, dans un style pittoresque, à la fois décoratif et régional, qui vaudrait la peine d'être revisité et dont le souvenir a été presque complètement effacé par le caractère univoque et dévastateur du mouvement moderne.

Mon père, l'architecte Paul Chemetov, m'a emmené sur ses chantiers ; nous n'avons que vingt et un ans d'écart. Quand il a passé son diplôme d'architecte, j'avais 13 ans. Je me souviens l'avoir aidé à passer de la couleur sur les papiers du rendu... C'est en allant avec lui à l'AUA¹ que j'ai rencontré Jacques Simon et Michel Corajoud. Juste avant Mai 68, je me suis fait renvoyer du lycée pour indiscipline. J'ai alors travaillé à l'AUA l'été, pour gagner ma vie, je dessinais des projets, suivais des chantiers. Je voulais alors être agriculteur... Je pensais étudier à la Bergerie nationale de Rambouillet, avant que le paysage, ne m'apparaisse comme un compromis acceptable, une façon de m'engager dans la vie active tout en restant lié à l'agriculture. ■■■

*Je garde
un très vif souvenir
de ces longs étés*

■ Le retour à la terre était pour moi une manière de construire une vie en cohérence avec ce que je pensais, apprendre et se cultiver soi-même. Je suis allé quelque temps dans une ferme en Ardèche me consacrer à l'élevage des chèvres. J'ai voyagé en Italie, et jusqu'en Turquie, à la frontière syrienne. Tout était lié, et constituait une forme d'expérience du monde.

Comment êtes-vous arrivé à l'École nationale supérieure d'horticulture de Versailles ?

A. C./ Je m'étais inscrit aux Beaux-Arts dans l'atelier de Yankel, un peintre qui habitait dans le village d'Ardèche où mes grands-parents passaient l'été. Et en même temps, j'avais été engagé chez Vilmorin-Andrieux, quai de la Mégisserie, pour me former sur le tas. Je ne connaissais rien aux plantes. J'ai appris la différence entre un rosier remontant et un rosier grimpant. En passant des Beaux-Arts au quai de la Mégisserie, je me suis préparé au concours d'entrée à l'École nationale d'horticulture, dans la section du paysage et de l'art des jardins. Elle avait été créée le 5 décembre 1945 par un décret du général de Gaulle, pour former des paysagistes, sans doute pour reconstruire la France au moment même où une révolution sans pareille était à l'œuvre. Le gouvernement de Vichy avait créé l'ordre des architectes ; de Gaulle, lui, voulait reconnaître une nouvelle activité, celle des paysagistes. Aujourd'hui, l'École nationale supérieure de paysage de Versailles est toujours sous la tutelle du ministère de l'Agriculture. C'est une des raisons qui m'ont poussé à imaginer la manifestation « Le goût du paysage » à Versailles, dans le Potager du roi. On n'a jamais qu'une seule idée dans sa vie. J'ai suivi l'enseignement avec des élèves qui se destinaient à être pépiniéristes, maraîchers ou producteurs de fruits. Dans les conversations dominicales qui accompagnaient la manifestation au Potager du roi, j'ai invité deux paysagistes, Jean-Pierre Clarac, fils de pépiniériste, et Jacques Coulon, pourvu d'une formation artistique. Nous étions ensemble, rats des champs et rats des villes, construisant ainsi une manière singulière d'être paysagistes. À l'École, je rencontrais, par exemple, Yves Crouzet, qui s'est occupé par la suite de la bamboueraie d'Anduze et que j'ai retrouvé, bien des années plus tard, quand j'ai réalisé le jardin de bambous de La Villette.

Ma façon de pratiquer l'architecture est fondamentalement liée à cette connaissance du milieu vivant commune au paysage et à l'horticulture à laquelle j'ai été initié à Versailles. Quand nous concevions le projet de Bègles – la transformation de l'ancien site de tri postal en Cité numérique – avec le bureau d'études spécialisé dans les fluides, le chauffage et la ventilation, nous étions ici, dans le jardin du bureau des paysages, à Gentilly, il faisait très chaud, presque 40°. Me saisissant d'un jet d'eau, j'ai arrosé la terre et les plantes, tout en expliquant à mes interlocuteurs qu'il allait faire plus frais. Pourquoi ne pas procéder de la même manière pour rafraîchir le site et les bâtiments à Bègles ? C'est ainsi qu'est née l'idée de lier au projet un jardin, qui rafraîchirait le bâtiment, en mettant en place un système de brumisation d'eau potable et d'arrosage avec l'eau de pluie collectée dans des citernes. Le paysage n'est pas une spécialité, mais une philosophie de la

*Tout était lié,
et constituait une
forme d'expérience
du monde*

pratique de l'urbanisme et de l'architecture. C'est une manière de se servir de l'observation du milieu vivant pour l'étendre à tout ce qui nous environne. Il y avait une discipline qu'on appelait à l'École la « reconnaissance des végétaux », l'art de reconnaître ce qu'on a déjà vu. C'est un enseignement très formateur ; on s'exerce à observer les moindres différences...

On le voit bien ici, dans la serre où nous sommes installés, la limite entre le dedans et le dehors est abolie. Nous sommes dans une serre horticole, séparés du dehors par une paroi de verre de quelques millimètres. Nous sommes sous un arbre. C'est un érable : l'hiver, les feuilles tombent et le soleil entre ; l'été, nous sommes protégés sous le couvert et il fait relativement frais. D'ici, on voit l'atelier ouvert sur le jardin. Pour aller d'une pièce à l'autre, on passe par l'extérieur. Le jardin est clos de murs qui construisent une sorte d'intériorité. La limite de la pièce dans laquelle nous sommes, est-ce la paroi de verre ou le mur du jardin ? On ne sait pas. Les deux sans doute. Cet endroit constitue à mes yeux une sorte d'idéal. On entend la pluie tomber.

La ville contemporaine aurait besoin de l'ombre des arbres, de la lumière filtrée par des feuillages, de la fraîcheur, du bruit de la pluie, et du ruissellement de l'eau, toutes choses qui sont souvent absentes des compositions actuelles, trop strictement normatives et quantitatives.

C'est votre approche de l'écologie ?

A. C./ L'écologie est pour moi une manière de composer des lieux vivants, cultivés, qui ne seraient ignorants ni de l'histoire, ni de la géographie. Lorsque nous travaillons à la transformation du site de la Coop à Strasbourg, je ne crains pas de promouvoir une architecture située, reconnaissable, appartenant à un lieu et une culture à la fois strasbourgeoise et alsacienne. On me dit : « Vous courez le risque de tomber dans le pastiche. » Un bâtiment inspiré par une unité d'habitation du Corbusier ou une maison de Mies van der Rohe n'est ni soupçonné, ni coupable des mêmes travers ? Pourtant, dans un genre différent, le risque de pastiche existe ; il est de plus avéré.

Il y a là une forme d'aveuglement dont on connaît l'origine. Après la dernière guerre, la revendication d'une appartenance à un territoire ou à un terroir était suspecte et, au contraire, la volonté de s'abstraire de toute référence, salvatrice. Ce fut vrai de l'agriculture industrielle, comme de la construction des villes. Il fallait faire table rase du passé. Cela a donné le remembrement qui a détruit la campagne, comme l'arasement des villes, et tout s'est passé comme si les bombardements s'étaient poursuivis après la guerre. Le plan de reconstruction de Lorient, par exemple, a été élaboré, dès 1943, pendant la guerre, par des architectes et des urbanistes qui ont commencé à reconstruire le centre de la ville dans un style régionaliste. Cette première tentative a été combattue à la Libération par les tenants d'un style moderne revendiquant une forme urbaine détachée de toute référence locale et même du contexte. On voit toujours, à Lorient, ces deux pensées à l'œuvre, avec un éclectisme de la composition urbaine, qui tient tantôt de l'apport des uns, tantôt de celui des autres. « Le goût du paysage » et le projet de la Coop sont deux



Bègles, projet de reconversion de l'ancien centre de tri postal en Cité numérique

© Alexandre Chemetoff & associés

histoires qui se croisent. Dans l'Alsace sociale-démocrate du début du XX^e siècle, le *Konsumverein für Strassburg und Umgegend* avait comme ambition de produire et de distribuer localement de la nourriture saine, à un prix abordable, pour le plus grand nombre. On en revient à la question qui se pose désormais avec acuité : « Comment nourrir la planète sans la détruire ? » Je trouve intéressant de mener dans le même temps la manifestation pour la Biennale et le projet de la Coop : le portrait du monde paysan, comme la transformation d'un patrimoine situé parlent d'urbanisme, d'architecture et de paysage. Si l'échelle pertinente de réflexion sur la ville est celle de la région, il faut repenser le rapport entre la ville et la campagne, vraiment construire la ville sur elle-même. Des aménageurs, promoteurs de la ville « aux champs », proposent de lotir des terrains sur les meilleures terres à blé du monde. Ce n'est pas raisonnable. Le « Triangle de Gonesse », c'est Notre-Dame des champs ! Il faut défendre la campagne française comme un patrimoine mondial de l'humanité. Voyez le film d'Ariane Doublet, *La Terre en morceaux*, qui montre comment dans le pays de Caux on crée des rocades inutiles et des zones d'activité sans activités, toutes au détriment de terres cultivées de premier ordre.

Comment êtes-vous passé de l'horticulture au paysage, et du paysage à l'urbanisme ?

A. C./ En sortant de l'École, je me suis associé avec Jacques Coulon, Alain Marguerit et Claire Corajoud. Notre atelier s'appelait « Carré Vert ». Un jour, j'ai été appelé pour intervenir à Reims dans un lotissement à partir de

la question des clôtures. Je me suis occupé des clôtures, puis des plantations d'arbres dans les rues, des profils de rues et de fil en aiguille, des jardins, des maisons, des immeubles, du plan-masse d'un quartier et de la forme de la ville, devenant, sans le savoir, urbaniste. Peu de temps après cette première expérience, j'ai été appelé par Renzo Piano, qui cherchait un paysagiste pour le site des usines Schlumberger de Montrouge. Il y avait une grande ouverture dans l'atelier de Piano. Assez naturellement, d'expérience en expérience, je suis passé des jardins et des espaces publics à l'urbanisme, et de l'urbanisme à l'architecture.

Pourtant dans la fabrication de la ville, l'espace privé, l'habitat, l'immeuble, l'architecture, le paysage restent très séparés...

A. C./ Tout est séparé à l'excès. Je revendique, au contraire, de réunir dans une même pratique le programme et le projet, l'architecture, le paysage et l'urbanisme... Quand nous avons eu l'idée avec Éric Bazard, qui dirige la SPL des Deux-Rives à Strasbourg, de proposer que le Pôle d'étude et de conservation des musées de Strasbourg prenne place dans l'Union sociale, un ancien magasin de la Coop, nous sommes partis de l'analyse des qualités du bâtiment issue de l'état des lieux. Nous utilisons un bâtiment existant transformé à un prix abordable, dans la mesure même où il est adapté à sa nouvelle fonction. Nous nous servons de l'existant pour imaginer à la fois un programme et une manière de conduire les transformations. Cette démarche constitue un récit que chacun peut s'approprier. ■■■

■ À l'origine, à la Coop, le programme prévoyait la construction d'une nouvelle salle des musiques actuelles, comme il en existe dans chaque ville. J'ai alors proposé d'améliorer celle qui existait déjà, « La Laiterie », et d'inventer pour la Coop un autre programme, en correspondance avec le site et l'histoire de chacun des bâtiments qui le composent : pourquoi ne pas oser une certaine tautologie programmatique plus ou moins littérale et imaginer une boulangerie dans la boulangerie, une brasserie dans la grande salle d'embouteillage, et les réserves des musées dans les magasins où l'on entreposait le riz, le sel ou les pâtes alimentaires, tirant avantage de la configuration d'un édifice assez épais, peu ouvert et de la remarquable portance de ses planchers.

Ce qui m'intéresse, c'est de construire, en tissant des liens entre l'histoire, les qualités d'un bâtiment, celles d'un site et la possibilité d'accueillir un nouvel usage, un nouveau programme. De cette rencontre naît une esthétique située. Sur une partie du site de la Coop que nous avons appelée « la Virgule », un ancien garage va abriter deux collectifs d'artistes. Il y a là une maison que nous voulions laisser dans l'état où nous l'avions trouvée. Nos interlocuteurs nous disaient : « Vous y allez quand même un peu fort. » Je leur expliquais : « Cet endroit avec ses vieux papiers peints, ses murs de différentes couleurs, porte la trace d'anciennes occupations, c'est une véritable richesse. Une sédimentation esthétique est possible et les artistes qui bientôt vont occuper les lieux pourraient s'en emparer. » Si nous avions tout remis à neuf, nous aurions perdu le fil de l'histoire. Le premier mouvement simplificateur et rassurant est de vouloir faire net et propre. Laisser venir les choses à partir de l'état des lieux est à la fois plus compliqué et plus vivant, c'est un travail relatif, fait d'allers et retours entre l'état des lieux et la nécessité de changements, et ce sont précisément ces hésitations et ces précautions qui donnent au projet sa véritable dimension et sa juste expression.

Comment travaillez-vous avant d'imaginer les transformations ?

A. C./ Il faut passer du temps à repérer les lieux et la ville alentour en prenant des photos, en dessinant, en visitant les musées, en rencontrant les gens, en lisant des livres, en allant sur place, en y revenant. Il faut aussi remettre plusieurs fois l'ouvrage sur le métier et, dans la conduite des projets dans notre atelier, se donner les moyens de la maîtrise des réalisations depuis les études et l'invention du projet jusqu'au chantier et sa réalisation. On prétend souvent que pour faire quelque chose, il faut déjà l'avoir fait. Ce sont les attendus des appels à candidatures des concours : pour un bureau de poste, une piscine ou des logements, on demande combien de bureaux de poste, de piscines



ou d'habitations a-t-on déjà réalisés. En vérité, ce qui est intéressant, ce n'est pas seulement de montrer ce qu'on sait faire, mais ce que l'on peut faire de nouveau à partir d'une situation et d'une question, à partir d'une demande. Serait-il intéressant qu'à la Coop, j'utilise des solutions imaginées pour l'île de Nantes, ou la Manufacture Plaine-Achille de Saint-Étienne ? Qu'est-ce que chacune des situations a-t-elle à nous apprendre ? Ce sont des environnements très contrastés. Je n'imagine pas projeter ou construire de la même façon ici et là. Une architecture située, un travail situé, qui ne se priverait de rien de ce que les situations peuvent apporter est très enrichissant, à la fois pour les projets, pour ceux qui les réalisent et ceux qui en sont les utilisateurs.

Marcher dans un site, c'est important ?

A. C./ La marche, c'est bien, mais parfois il est intéressant d'aller un tout petit peu plus vite. Récemment, j'ai traversé tout Nancy à bicyclette, repérant des sites. C'est un temps d'observation, le début du travail sur le rythme des déplacements et les séquences qui composent la ville. Si je prends l'exemple de Villeurbanne, nous devons imaginer comment construire un important ensemble de logements sur un ancien terrain industriel. Nous avons répondu avec un promoteur que j'apprécie, avec qui nous travaillons en confiance. Je me suis intéressé à l'architecture de Villeurbanne, à ce qui fait sa singularité : les « gratte-ciel », le TNP, l'hôtel de ville, mais aussi des ensembles d'habitations populaires remarquables, avec un travail de maçonnerie, d'enduits, les encadrements des fenêtres, les stores à jalousie, le débord des toits.

QUELQUES DATES

1950/ naissance à Paris
1970/ entrée à l'École d'horticulture de Versailles
1983/ fonde le bureau des paysages
1991/ conception de l'aménagement des bords de Vilaine, à Rennes
2000/ Grand Prix de l'urbanisme et début du projet de l'île de Nantes
2009-2012/ aménagement de la Manufacture Plaine-Achille, à Saint-Étienne
2019/ commissaire du « Goût du paysage » (BAP Ile-de-France)



Toutes choses qui font qu'on reconnaît Villeurbanne. Sur le terrain, il y avait un immeuble de bureaux, plus haut que les gabarits constructibles autorisés et très épais, sa démolition était programmée ; nous l'avons considéré comme une ressource. Nous avons proposé de le découper, de le creuser, bouleversant le plan-masse dessiné par l'urbaniste-conseil de la ville, Nicolas Michelin, qui a néanmoins adopté notre proposition, convaincu par l'intérêt de composer avec l'existant. Autour de ce bâtiment, il y avait des arbres. Dans le cadre d'un projet urbain partenarial (PUP), nous avons proposé que celui-ci porte sur la réalisation d'un square public, à l'endroit même où nous avons permis la conservation des arbres. Dans le bâtiment se trouvaient au rez-de-chaussée, ouverts sur le jardin, un showroom et une salle de conférences. Nous les avons conservés et désormais chacun dispose de deux espaces magnifiques, sans affectation particulière, si ce n'est un local à vélos. La première réunion des copropriétaires s'est tenue là. C'est un lieu où naturellement chacun se retrouve. C'est celui que nous choisissons pour expliquer l'avancement du projet et faire en sorte que chacun le partage, c'est la place du village.

C'est votre manière d'être à la fois paysagiste et urbaniste ?

A. C. / Sans doute. Les approches restent distinctes. Il y a une émergence de paysagistes qui se sont imposés dans la fabrication de la ville. Je ne suis d'ailleurs pas pour rien dans cette histoire. En même temps, je suis mal à l'aise avec l'idée que le paysage soit une discipline autonome. Concevoir la ville par le paysage ? On peut concevoir la

Strasbourg, projet de transformation de l'ancien site de la Coop Alsace

© Alexandre Chemetoff & associés

ville comme un paysage, mais ce n'est pas tout à fait la même chose.

L'île de Nantes, c'est votre grand projet urbain, avec un contrat que toute la profession vous enviait ?

A. C. / L'île de Nantes, c'était un contrat de 11 M€ d'honoraires pour étudier la faisabilité de près d'un million de mètres carrés construits dont la moitié a été réalisée, dessiner un plan-guide portant sur une superficie de 350 ha, concevoir et réaliser plus de 70 ha d'espaces publics... Nous avons travaillé plus de dix ans, avec une équipe qui comptait entre dix et quinze personnes. En fait, c'était juste une mission normalement payée. La vérité est qu'aucun maître d'œuvre ne se fait payer le juste prix pour concevoir et réaliser un projet urbain. Ce n'est d'ailleurs pas une idée qui a prospéré. L'île de Nantes est restée une exception, un projet isolé. Personne n'a jamais depuis fait quelque chose de semblable. Si ce ne sont nos propres projets, les bords de Vilaine à Rennes, les rives de Meurthe à Nancy, le plateau de Haye à Nancy, la Manufacture Plaine-Achille à Saint-Étienne, ou à la Coop à Strasbourg. En vérité, au-delà des circonstances, c'est la manière même de considérer la commande qui est en jeu.

La culture n'est pas un volet programmatique, mais une façon de construire la ville. Ce qui est culturel, c'est de créer la possibilité d'une vie meilleure à partir de différentes circonstances, c'est une prise de position, une autre forme de l'engagement. Dans les années 1950 ou 1960, un architecte ou un urbaniste engagé était un compagnon de route du Parti communiste et à partir des années 1980, un sympathisant socialiste. Je n'ai jamais eu de goût pour la culture militante. Mon engagement est ailleurs, dans une façon de mener et d'accomplir des projets.

Qu'avez-vous pensé de l'installation de la Biennale d'architecture et de paysage à Versailles ?

A. C. / L'idée de situer une Biennale d'architecture et de paysage à Versailles me semble pertinente et intelligente. Elle aura raison *a priori* comme des idées toutes faites et s'imposera comme une évidence. Versailles est une ville nouvelle plutôt réussie. Le parc et le château restent des modèles inégalés, le Potager du roi, à sa manière, aussi. L'exposition sur les projets et les utopies non réalisés au château est très intéressante. Elle montre que, dans un lieu reconnu pour sa valeur historique, tout projet n'est pas possible. La résistance offerte par le patrimoine est essentielle. L'article L-110 du Code de l'urbanisme dit que « le territoire est le patrimoine commun de la Nation ». Le « Triangle de Gonesse » a une histoire six fois plus longue que celle de Notre-Dame de Paris. Ce sont les premières terres cultivées, le début de notre civilisation fondée sur l'agriculture. Ce sont les cultures vivrières d'Ile-de-France qui sont à l'origine de Paris. Notre prise de position dans le Potager pose des questions : Comment bien nourrir huit, neuf et bientôt dix milliards d'habitants sans détruire la planète ? Comment s'adapte-t-on aux changements ■■■

■ climatiques ? Écouter vingt-cinq paysans-producteurs se poser ces questions est une bonne façon d'en parler. « *Quel temps fera-t-il demain et que mangera-t-on ce soir ?* » : deux questions banales, qui passaient hier encore pour un manque de conversation, déterminent désormais notre avenir commun.

Mais ces vingt-cinq paysans-producteurs mis en scène à la Biennale, ce sont des paysagistes ?

A. C. / Ce sont les paysans qui s'occupent du paysage, ils le façonnent. Le paysage que nous aimons est cultivé : il est fait de vergers, de forêts, de champs, de prés, de chemins, de fermes. C'est l'espace où le travail ne s'arrête jamais : la rotation des cultures, les semis, les récoltes, les pâtures... Nous leur avons posé des questions : Comment produisez-vous ? Comment expérimentez-vous ? Comment vous acclimetez-vous ? Comment vous occupez-vous du paysage ? Comment donnez-vous à voir le paysage ?

Rémi Janin est un paysagiste qui est retourné dans la ferme familiale, à côté de Roanne, se consacrer à l'élevage bovin. Il explique qu'il est entouré de citadins. Sa ferme doit s'adapter à cet environnement urbain. Il a choisi de composer avec cette proximité de la ville et d'adapter

son mode de production, d'ouvrir ses installations et ses pâtures à ses voisins des villes, pour engager un nouveau rapport entre les villes et les campagnes. Enfin, nous posons la question : comment transmettez-vous ? Pendant longtemps, la préoccupation a été de transmettre la terre sans la diviser. Aujourd'hui, c'est la transmission du savoir qui interroge. Olivier Ranke, du Domaine de Villarceaux, explique : « *Je ne suis pas fils de paysan et mes enfants ne seront pas paysans. Pourtant il faut bien que quelqu'un puisse commencer à être paysan.* » Comment apprend-on à être paysan ? L'agriculture est une activité culturelle, elle nourrit dans tous les sens du terme. Quand Jacques Simon reçoit le Grand Prix national du Paysage en 1990, il le dédie à tous les paysans de France.

Parmi les pionniers qui ont pensé le renouveau du paysage en France, il y a Jacques Simon et Michel Corajoud. Puis des paysagistes comme Gilles Clément, qui explorent d'autres cultures, celle des mauvaises herbes et de la nature en mouvement. Ce clivage existe dans la culture américaine : d'un côté Jefferson, avec la rationalité de la campagne, et de l'autre Thoreau, avec la vie dans les bois et la tentation du sauvage.

Et vous, vous êtes de quel côté ?

A. C. / Le goût du paysage, c'est la culture qui aurait retrouvé ses liens avec les équilibres naturels. Dans ma cabane, je suis du côté de Thoreau... Et puis l'idée de « désobéissance civile » me convient bien. Il n'y a pas très longtemps, j'étais à Berkeley avec des paysagistes américains : ils disent bien cette ambivalence entre le sentiment du monde sauvage et la rationalité géométrique des tracés des territoires ruraux et urbains. J'aime la confrontation de ces deux idées. Je suis frappé de voir à quel point les paysagistes américains, profondément attachés au sentiment de la nature, reconnaissent en Le Nôtre un maître absolu : pour eux, tout se joue, dans cette dualité.

Les villes américaines font-elles partie de vos villes préférées ?

A. C. / Oui.

Même une ville comme Los Angeles, qui est souvent détestée...

A. C. / Los Angeles, indéniablement, est une ville passionnante. Notamment les moments où la ville touche le paysage, dans les canyons... là où ont été construites les *Case Study Houses* plus extraordinaires les unes que les autres. Mais aussi, le rapport à l'océan au-delà de Santa Monica vers Pacific Palisades... Et puis cette idée que les autoroutes ont pris la place d'anciennes voies de chemins de fer, et que, peut-être, on peut imaginer que les choses se retournent un jour, dessinant un paysage de l'après-pétrole.

Je trouve passionnant le rapport du paysage avec la ville à New York. Et, en particulier, l'endroit où le paysage affleure, Central Park, l'apparition du site originel de la ville, du rocher qui porte la cité. Il y a cette carte assez extraordinaire dressée par Frederick Law Olmsted. Elle montre comment les parcs de New York peuvent être lus comme l'émergence du site du New York avant le tracé de la ville.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

■ **L'île de Nantes, le plan-guide en projet**

MeMo, 1999.

■ **Grand Prix de l'urbanisme 2000 Alexandre Chemetoff**

Ariella Masbounji (dir), Direction générale de l'urbanisme, de l'habitat et de la construction (ministère de l'Équipement), 2000.



■ **Visites**

Alexandre Chemetoff, Patrick Henry et al., Alexandre Chemetoff & Associés/Archibooks, 2009.



■ **Je veux vous parler de Paris, directement et indirectement**

Pavillon de l'Arsenal, coll. « Les miniPA », 2009.



■ **Patrimoine commun**

Leçon inaugurale de l'École de Chaillot prononcée le 26 janvier 2010, Silvana Editore/Cité de l'architecture et du patrimoine, 2010.



■ **Le Plan-Guide (suites)**

Alexandre Chemetoff & Associés/Archibooks, 2010.



■ **(re)connaissances**

Carnet des (re)sources de la rivière, t. 1 avec des photographies d'Arnaud Duboys Fresney, Bureau des paysages, 2013.



■ **Plan-Canal / KanaalPlan 01**

Région de Bruxelles-Capitale/Bureau des paysages, 2014.



■ **De la plateforme à la ville logistique**

Sogaris + Alexandre Chemetoff & Associés/Jonction/Ifsttar/MDET/MDS, Bureau des paysages, 2014.



■ **(re)dessiner**

Saint-Étienne, avec des photographies d'Arnaud Duboys Fresney, Bureau des paysages, 2015.

Gentilly, le bureau des paysages
© Alexandre Chemetoff & associés



Wim Wenders invité au Japon s'adressait à des architectes nés après 1945, et nous assistions, Michel Corajoud et moi, à son exposé. Wim Wenders établissait un parallèle entre la ville et le cinéma. De la même façon qu'il n'y a pas nécessairement de progrès entre le cinéma muet, le cinéma en noir et blanc, le cinéma parlant, le cinéma en couleurs, le scope, la vidéo, il n'y a pas non plus de progrès entre les différentes époques de constitution des villes. Il nous invitait à considérer que toutes ces formes peuvent coexister au cinéma comme dans la ville.

À Nancy, par exemple, quelle est la ville la plus actuelle ? La Ville Vieille ? La ville de Charles III ? La ville de Stanislas ? Celle de l'École de Nancy ? Celle du chemin de fer ? Celle de la Meurthe et du canal ou celle de la forêt ? N'est-ce pas précisément la coexistence de toutes ces villes qui constitue la ville contemporaine ?

J'ai souvent l'impression, à Paris, de me trouver dans des endroits à mes yeux d'un exotisme total – par exemple le 16^e arrondissement ou Pigalle, pour d'autres raisons. J'ai l'impression d'être dans une autre ville. Quand il quittait son quartier, mon grand-père disait qu'il « allait en ville ». Pourtant, nous habitons au centre. Il y avait un périmètre autour de l'endroit où nous habitons, où il était chez lui. Mais passé cette limite, il allait en ville. Je me souviens qu'il se rasait de près, s'habillait, mettait une chemise fraîche, un costume, des chaussures cirées... On ne va pas en ville n'importe comment.

Finalement sur vos villes préférées, vous n'êtes pas catégorique, comme certains de nos invités.

A. C. / Il y a des villes dans lesquelles je reviens souvent, qui sont pour moi des modèles. Ce sont les villes italiennes : Florence, Sienne, Rome. J'ai un plaisir particulier à les parcourir.

*Mon grand-père
disait qu'il « allait
en ville »*

Au-delà de notre question traditionnelle sur les villes préférées, il y a une forme d'interrogation sur celles où vous pourriez habiter.

A. C. / Il se trouve que j'habite dans une ville multiple. Je prends le train trois ou quatre fois par semaine. Ce matin, j'étais à Strasbourg, demain, je suis à Nancy. À Nantes, je me sens un peu chez moi, à Nancy aussi. Quand je parcours les rues, on me dit bonjour. C'est un plaisir particulier. À Strasbourg, à Rennes, à Bordeaux, à Angoulême, à Niort, à La Rochelle, à Lyon, à Saint-Étienne, à Grenoble, à Versailles, à La Roche-sur-Yon, je suis chez moi. J'ai choisi Paris, parce que c'est l'endroit le plus commode pour aller de ville en ville.

Mais est-ce que vous diriez que vous vivez à Gentilly ?

A. C. / Oui, je vis à Gentilly. J'ai un grand plaisir à être ici. Il y a une autre serre, en haut du jardin, dans laquelle je peux rester. À côté, j'ai un petit appartement dans la rue, un peu comme une chambre d'hôtel – quand il fait trop froid, l'hiver, je marche cent mètres et j'y suis. Mais le lieu où je me tiens, c'est ici, c'est mon domaine. C'est une coupe dans un territoire, un extrait, un morceau choisi de site. Au fond du jardin, passe l'aqueduc de Médicis. Nous sommes sur le coteau.

Auparavant, la rue en bas s'appelait Frileuse. Il y avait des étangs sur la Bièvre où l'on ramassait la glace. Cachés derrière les noms des lieux se dessinent une histoire et une géographie, un paysage... / Propos recueillis par **Antoine Loubière et Jean-Michel Mestres**

① L'Atelier d'architecture et d'urbanisme (AUA), société coopérative pluridisciplinaire, a rassemblé autour de Jacques Allégret (1930-2004) une vingtaine de professionnels entre 1960 et 1986, notamment les paysagistes Jacques Simon (1929-2015) et Michel Corajoud (1937-2014), les architectes Paul Chemetov, Henri Ciriani, Christian Devillers, Borja Huidobro... (NDLR).